

La France doit-elle quitter « l'Occident » ?

Frédéric Malaval

Le vendredi 15 décembre 2023

L'Occident est désormais un espace virtuel où se déploie la Modernité. Celle-ci a comme vocation de créer le Paradis sur terre pour un Homme nouveau. Face à cela, quelle attitude doivent adopter les peuples et les personnes attachés à leur identité ?

Avec les conflits en cours, le thème du déclin, voire de la fin de l'Occident, est une antienne de nos médias acquis à... l'Occident. En octobre 23, Luc Ferry, ex-ministre, écrivait dans le Figaro un article sous le titre : « Pourquoi le déclin menace l'Occident ». Quelques années avant, toujours dans le même média, Nicolas Baverez annonçait : « La chute de l'Occident ». Tous abordent ce thème sous un angle inquiet, qu'ils soient orthodoxes ou hétérodoxes. Cela ne date pas d'aujourd'hui. En 1918, dans « Der Untergang des Abendlandes » (Le Déclin de l'Occident), Oswald Spengler portait cette crainte. A cette époque, il assimilait encore l'Europe à l'Occident.

Il est vrai que les conflits actuels ou potentiels sont présentés comme opposant l'Occident à une entité n'en faisant pas partie. La Russie affronte les USA-OTAN en Ukraine; Israël, - montré comme la pointe de cet Occident - combat quotidiennement le monde musulman. L'épisode Gaza actuel n'est qu'une péripétie s'ajoutant à d'autres ayant ponctué la vie de ce territoire depuis près de 80 ans. Apparemment, la Chine est dans le collimateur. Etc.

Face à ce constat, force est d'admettre qu'il y a plusieurs paradoxes à lever. En effet, pourquoi cet Occident déclinant ne cesse de guerroyer en tous les points de la planète pour imposer sa conception du monde et de son avenir ? En outre pourquoi qualifier cela d'Occident alors que les pôles concernés sont en Amérique avec les USA et au Moyen-orient avec Israël ? De plus, que recouvre exactement cette notion aujourd'hui ? Une mise en perspective métapolitique s'impose donc pour répondre à la question titrant ces lignes: « La France doit-elle quitter l'Occident ? »

Celle-ci va au-delà de la sortie des institutions supranationales comme l'UE, l'Otan, les Nations-Unies et autres dédiées à la Globalisation. Elle oblige à s'interroger sur les fondements métaphysiques de cet Occident.

Cela est d'autant plus délicat que la France est au cœur de cette partie de l'espace européen d'où émergea cet Occident ? Ceci ne reviendrait-il pas en quelque sorte à renier son essence si une réponse positive était donnée à cette question ? Pour un Français canal-historique est-ce nier son identité ?

De l'Europe à l'Occident

Etymologiquement, Occident est un vocable français issu du latin - occidens - désignant « la partie du ciel où le soleil se couche, l'ouest ». Voilà pour la racine géographique imposant la France et l'Angleterre comme les racines de l'Occident. Leur rôle dans les croisades contre les musulmans de l'Orient, les hérétiques en Europe ou les païens à l'Est a été abondamment documenté par les historiens. Leur antagonisme en Amérique est à l'origine de la création des Etats-Unis, désormais pierre angulaire de cet Occident découplé de son territoire d'origine. En 1956, alors que britanniques et français avaient envahi victorieusement l'Egypte, les coalisés furent obligés de battre en retraite sous la pression des États-Unis soutenus par l'Union soviétique. La définition géographique est depuis caduque. L'Occident désigne maintenant un ensemble flou où s'agglutinent, outre l'Amérique du Nord, l'Europe de l'Ouest et Israël, l'Amérique latine qualifiée parfois d' « Extrême occident », le Japon, l'Australie et d'autres.

Face à ce constat, innombrables ont été les auteurs à tenter d'en proposer une approche plus éthérée, abandonnant la conception territoriale au qualificatif 'Europe'.

L'anthropologue Maurice Godelier sollicitant l'avis d'un jeune indigène de Papouasie pour qualifier l'Occident se vit répondre: « Être moderne, (...) suivre Jésus, et faire du business ». Modernité et Occident vont donc de pair. Un occidental est un moderne. Or, cette Modernité occidentale s'est développée en Europe et, forte de sa puissance, a projeté ses pseudopodes à l'ensemble de l'écosphère. Excepté le Japon, tous les territoires de notre planète ont été subjugués, Le Japon ne dut son salut que par une entrée à marche forcée dans la Modernité pendant l'ère Meiji.

Plus proche de nous, sur les ruines du califat ottoman, Mustafa Kemal Atatürk créa la République de Turquie en octobre 1923. Ses réformes se résument à imiter l'Occident. Devenu président, il remplace l'alphabet arabe par l'alphabet latin, impose la séparation de l'Église et de l'Etat, etc. Atatürk enjoint même aux turcs de s'habiller à l'européenne et interdit le port du fez imposé aux hommes depuis 1826. Il déclare : « Si vous voulez devenir une nation civilisée, vous devez porter des vêtements pareils à ceux des peuples civilisés ». Pierre le Grand avait fait de même pour faire rentrer la Russie dans l'Europe. Il ordonna que les boyards eussent les cheveux coupés courts et le visage glabre comme à l'Ouest. Le port de la barbe devenait alors réservé aux membres du clergé et aux paysans. Ceux désirant malgré tout garder leur barbe devaient acquitter un impôt. Etc.

Bénéficiant de la supériorité démographique, économique et technologique, le monde s'engagea dans cette occidentalisation dont des prophètes européens annoncent maintenant la fin.

L'Histoire est connue.

Les puissances européennes s'engagèrent dans la domination du monde par leurs explorations maritimes, le commerce international, leur puissance militaire et leurs conquêtes coloniales.

Quelles en étaient les motivations ? Multiple sont les approches. La rivalité entre ces puissances persuadées d'acquérir un avantage décisif par ces conquêtes en est certainement la plus plausible. Ainsi, les luttes ibériques initient l'expansionnisme occidental commencé avec les explorations des navigateurs portugais, puis espagnols à partir de la fin du XVe siècle. Cela n'a pris fin qu'en 1936 avec la colonisation de l'Éthiopie par l'Italie. Pourtant, alors que le reflux des puissances européennes était engagé, à contre-courant, en 1948, des européens juifs initient la colonisation de la Palestine en associant à leur entreprise des africains, des orientaux, etc., mais juifs. Pour Théodore Herzl, à l'initiative, Israël devait devenir pour l'Europe « un morceau du rempart contre l'Asie (...), la sentinelle avancée de la civilisation contre la barbarie ». Les sionistes niant leur européenité ont alors privilégié le terme Occident à celui d'Europe, certains d'être le phare de l'humanité.

Animé par l'embourgeoisement des sociétés européennes, c'est grâce à son industrie nourrie des avancées techno-scientifiques que l'Occident eut cette primauté sur le reste du monde. La République des Pays-Bas de 1579, le Glorieuse révolution de 1688 en Angleterre, la Déclaration d'indépendance des États-Unis de 1776, la révolution de 1789 en France, de 1848 en Allemagne, etc. consacrent les bourgeoisies comme forces politiques déterminantes. La révolution russe de 1917, largement innervée par une bourgeoisie juive sécularisée, participe à ce mouvement. La Novaïa ekonomitcheskajaïa politika (Nep) sous Lénine, puis les privatisations sous l'ère Eltsine, virent cette bourgeoise tenter de s'accaparer l'économie du pays, Etc.

Le récit avéré ou travesti de ces évènements est au cœur de l'Histoire d'une Modernité consubstantiellement associée à cet Occident sorti d'Europe.

Aussi, il ne s'agit plus de décrire les compétitions entre puissances européennes, mais d'envisager désormais l'existence d'un Occident délocalisé et dématérialisé, et de saisir l'essence de sa dynamique. Alors qu'Occident ne s'identifie plus à une territorialité, encore faut-il l'appréhender. Cela est plus délicat que de parler d'une Europe dont les frontières correspondaient grosso modo à la chrétienté romaine réunissant des hominidés à la peau blanche et aux cheveux aux colorations diverses, entre autres. On est tolérant au lactose, par exemple ! Les peuples exotiques ne le digèrent pas. A priori, un occidental est un européen, donc un Blanc.

Mais en Israël, des africains ou des orientaux juifs se considèrent dorénavant comme des occidentaux.

Là encore la littérature ne manque pas.

A la question se savoir ce qu'est l'Occident, il est admis que celui-ci a ses racines métapolitiques dans la démocratie athénienne, le droit romain, la religion chrétienne métamorphosée depuis en pensée judéo-chrétienne, la philosophie des Lumières, etc. L'Occident a depuis organisé le monde. Le méridien de Greenwich, en Angleterre, impose son heure et sert de référence internationale aux longitudes de nos GPS, cartes marines et outils de navigation aérienne. Le temps du monde est un temps européen. Le mètre étalon est conservé au Pavillon de Breteuil siège du Bureau international des poids et mesures à 12 kilomètres de la cathédrale Notre-Dame de Paris. Chaque année des milliards d'individus fêtent la nouvelle année bornée par la naissance de Jésus-Christ. Or, ils ne sont ni européens, ni chrétiens, ni même Blancs. Etc.

Mais est-ce suffisant de définir l'Occident par sa main-mise sur l'ordre du monde ?

Chaque penseur a sa propre conception, mais pour l'immense majorité, être occidental c'est adhérer à un paradigme ayant comme fondement la vénération de l'innovation au détriment de la tradition. Ce qui est passé est a priori mauvais. Ce culte de l'innovation doit nous amener vers ce qui est bon. C'est le Progrès. Le Moderne s'inscrit donc dans une perspective eschatologique amenant au mieux. « Du passé faisons table rase » résumait Eugène Pottier (1816-1887) dans L'Internationale, chanson créée à l'occasion de la Commune de Paris devenue hymne de l'URSS de 1922 à 1944.

Cette composante du paradigme de la Modernité est tellement intégrée à notre inconscient collectif qu'il faut se tourner vers ses contempteurs pour la révéler. Deux sont particulièrement pertinents. Joseph de Maistre, d'une part, et la critique écologique d'autre part.

Joseph de Maistre

Joseph de Maistre est connu pour être un des adversaires de la philosophie dite des Lumières dont une des conséquences fut la Révolution française.

Son propos s'articule autour d'une idée simple; ne pas soumettre la politique à la seule Raison. Comme tous les philosophes, de Maistre reconnaît en la Raison une des composantes de la singularité humaine, mais sans toutefois lui conférer cette prééminence que les philosophes des Lumières lui donnent. Les hommes sont faits aussi de chair et de sang. Ils ont une histoire, des us et coutumes différents selon les lieux et les époques, etc. En un mot, il a une animalité à prendre en compte pour limiter les catastrophes. Buffon avait déjà souligné que tous les êtres vivants, végétaux comme animaux, vivent les uns et les autres en lutte perpétuelle. La Vie impose donc la mort. Prendre en compte les humains comme une entité insécable est donc au fondement de la politique alors que la Raison envisage un homme idéal introuvable.

De cette posture sont issus ces mots célèbres de de Maistre: « « La constitution de 1795, tout comme ses aînées, est faite pour l'Homme. Or, il n'y a point d'Homme dans le monde. J'ai vu, dans ma vie, des Français, des Italiens, des Russes, etc.; je sais même grâce à Montesquieu, qu'on peut être Persan : mais quant à l'homme, je déclare ne l'avoir rencontré de ma vie, s'il existe, c'est bien à mon insu. »

La politique a donc comme préalable d'envisager les hommes tel qu'ils sont, et non pas tels qu'on voudrait qu'ils soient. L'expérience, les enseignements de l'histoire, les particularismes, etc. sont des réalités irréductibles. La vie des nations n'est qu'une suite perpétuelle de guerres. La Modernité réunissant toutes les théories prétendant apporter le bonheur sur terre sont non seulement fausses, mais surtout dangereuses. Se référer uniquement à une Raison sublimée contrarie la nature de l'Homme et n'aboutit qu'à des drames comme la Révolution française, suivie des guerres la prolongeant. A l'Homme bon par nature de Rousseau, de Maistre oppose des hommes dont la réalité est à admettre pour limiter les drames politiques. Il n'y a donc pas d'Homme, mais des hommes avec des us et coutumes différents.

Cette distinction opposait déjà Platon à Aristote. Au lieu du créateur de la Cité idéale de Platon, Aristote voyait dans l'homme un animal politique. Pour de Maistre, les lois régissant des communautés d'hommes se bonifient avec le temps. En changer au nom d'un idéal est dangereux. Ce qui compte, c'est que la communauté puisse vivre et se défendre. Chaque nation a donc ses spécificités. Un système politique, bon pour tel peuple, ne l'est pas forcément pour un autre. Comme Aristote, de Maistre pense que l'expérience et l'histoire sont au fondement d'une bonne gouvernance.

C'est sur ce constat que de Maistre conteste la Déclaration des droits de l'Homme et la Constitution de 1795 qui s'en inspire. Sa critique principale est qu'elle est abstraite, ignorant la réalité concrète de la France. Or, c'est un texte destiné à tous les pays, à partir des droits et devoirs d'un Homme imaginaire, donc, n'existant pas.

Cette Déclaration des droits de l'homme est l'aboutissement de ce que les historiens de la philosophie qualifient de théories contractualistes. Les noms associés à celles-ci sont Hobbes, Locke, Rousseau, Constant, etc., voyant dans l'organisation des sociétés humaines civilisées le respect d'un contrat social dont la Déclaration des droits de l'homme de 1789 est la concrétisation. Auparavant, les Etats-Unis d'Amérique avaient fondé leur déclaration d'indépendance de 1776 sur cette idée de contrat social dont les Droits de l'Homme sont le socle. Pour de Maistre, si la réalité d'un contrat social tacite est au fondement de l'organisation sociale, il est illusoire que le même contrat soit valable en tous lieux et toutes les époques. Dans l'esprit de Thomas d'Aquin, envisager les nations autrement que comme l'expression du dessein divin est alors péché. Les nations ont chacune leurs particularités, leurs traditions, associées à leur territoire naturel. Comme les individus, elles sont soumises aux aléas de la vie, défaillir, entrer en décadence et périr. Les guerres sont alors envisagées par de Maistre comme des châtiments divins destinés à les punir ou à les régénérer. Sa grande interrogation fut de déterminer quel péché les Français avaient commis pour subir plus de 25 ans de guerre entre 1789 et 1815.

Il ne fut pas le seul à douter des vertus de la philosophie des Lumières. Burke, Mallet, de Bonald, Chateaubriand et tant d'autres ont aussi écrit des textes importants contre ces idées. Mais, exceptés chez quelques érudits marginalisés, leurs propos restèrent confidentiels. L'histoire de la philosophie et l'Histoire tout court ne sont envisagées que comme le cheminement de l'Homme vers un monde parfait par le Progrès. Il ne s'agit si plus ni moins que de créer sur terre un paradis sécularisé que les temps médiévaux promettaient dans l'au-delà dans le cadre d'une économie du Salut. L'Homme moderne existe. Il veut ce paradis sur terre. Cet Homme moderne, c'est nous...

Ecologie vs Modernité, Capitalisme, Humanisme, Globalisation, Consumérisme, Métissage, etc.

Explosion démographique et artificialisation de l'écosphère sont les deux conséquences majeures de cette Modernité s'étant imposée dans l'espace européen et ses ramifications sous le nom d'Occident. La contestation écologique va stigmatiser cela dans la deuxième moitié du XXème siècle apJC au nom de l'avenir des hommes.

Deux cibles sont identifiées: la Bible, la Science.

Dans la Genèse, il est écrit que Dieu dit à Adam et Eve : « Soyez féconds, multipliez, remplissez la terre, et l'assujettissez ; et dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, et sur tout animal qui se meut sur la terre... ».

Descartes dans la Discours de la méthode a montré comment faire: « (...) connaissant la force et les actions du feu, de l'eau, de l'air, des astres, des cieux, et de tous les autres corps qui nous environnent, (...) nous les pourrions (...) nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature ».

Ces deux phrases sont au cœur de la critique écologique de la Modernité envisagée comme l'association de la science réalisant le projet eschatologique porté par l'abrahamisme dont sont dérivées les religions monothéistes et les idéologies sécularisées de l'Economie politique. Le capitalisme global en est devenu la finalité incontestable. En résumé, religion sécularisée et science marchent de concert sous l'égide de la Modernité.

Face à l'explosion démographique, aux pollutions de toutes sortes, à la disparition des espèces animales, etc, la critique écologique née dans les années 1960 posa une question centrale: ne scions-nous pas la branche sur laquelle nous périrons ?

La première réaction fut une attaque frontale contre ce qui animait le « Développement ». La Techno-science et l'Ancien testament sont mis sur la sellette. La première permet de transgresser les déterminismes écologiques avec une vigueur toujours renouvelée. Les politiques de développement en sont issues. Le second impose un suprémacisme avec l'Homme au sommet, La Nature n'est dotée que d'une valeur instrumentale. Les humains les plus proches de l'état naturel sont au bas de la pyramide, voire même, pas des humains...

Les USA et l'URSS, phares de la Modernité, triomphent à l'issue de la 2ème guerre mondiale. La création d'Israël aussitôt après confère à ces prosélytes vétéro-testamentaires la direction des affaires du Monde. La disparition de l'URSS laissant la Russie renouer avec son histoire, restent deux pôles étrangers à l'Europe animant cet Occident qu'ils dominent.

Chacun d'entre nous accepte cette situation. Le niveau de vie explose, le confort est un droit, aucun conflit majeur n'oppose frontalement les grandes puissances, la médecine fait vivre les malades, l'abondance de biens permet aux pauvres d'exister, les famines disparaissent, etc. Nous vivons un Age d'or dû à la Pax americana. Et chacun s'en porte bien. Pour le moment !

La Modernité réalise ainsi les promesses du Paradis dont l'immortalité est au cœur. Le transhumanisme voudrait créer un Homme augmenté quasi-immortel. La gestion de la crise Covid fut motivée par le refus d'admettre la fonction écologique des épidémies qui est de réguler la taille des populations concernées, tout en favorisant leur hygiène démographique. Etc.

Sûr de sa force et de son bon droit, l'Occident veut désormais rompre définitivement avec l'ancien monde. L'Homme nouveau, aujourd'hui plus qu'hier, en est l'acmé. D'où, entre autres, les politiques de cosmopolitisation de l'Europe, - les USA et Israël sont d'essence cosmopolite -, nécessaires au métissage de ses populations. De ce melting-pot émergerait alors un Homme nouveau ayant définitivement rompu avec ses racines biosociales. La publicité et d'autres médias nous imposent quotidiennement cette vision.

L'Occident: une virtualité ?

Sous cet éclairage, l'Occident finalement n'est qu'un espace virtuel où se déploie cette Modernité ayant comme vocation de créer le Paradis sur terre pour un Homme nouveau. Est-ce raisonnable ? Et surtout, est-ce possible ?

Alors que Joseph de Maistre et ses homologues se contentaient d'animer une philosophie confidentielle; que la critique écologique fut vite anesthésiée, aujourd'hui, le monde entier interroge cette eschatologie abrahamique dont la techno-science et le capitalisme global sont les instruments. Chez nous, le courant identitaire, - inimaginable il y a peu -, gagne chaque jour en audience.

L'Occident a perdu ses supériorités démographiques, économiques et technologiques. Il perd aussi sa supériorité morale. Un conflit frontal lui serait sans doute fatal. Aussi, en tant que Français canal-historique attaché aux permanences écologiques et anthropologiques animant l'écosphère, une question s'impose: la France doit-elle quitter l'Occident ? L'Europe doit-elle quitter l'Occident ? Le reste du monde, lui, a déjà commencé à se rebeller.

Travailler la question mériterait une plus longue argumentation que ne peut supporter ce court article. Des milliers de lignes ont été écrites sur ce thème. Des milliers sont encore à écrire. A suivre...

++++ Fin du texte +++++